Naphta, mélange explosif de mystique et de violence

Ou comment Thomas Mann a esquissé la future culture de la violence dans *La Montagne magique*

Naphta, het explosieve mengsel van mystiek en geweld. Of hoe Thomas Mann in De Toverberg de komende geweldcultuur schetste

Ludo Abicht

Traducteur : Ludovic Pierard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/7795>

DOI : 10.4000/temoigner.7795

ISSN : 2506-6390

Cet article est une traduction de :

Naphta, het explosieve mengsel van mystiek en geweld - URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/7785> [nl]

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 50-56

ISBN : 978-2-930953-076

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Ludo Abicht, « Naphta, mélange explosif de mystique et de violence », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 127 | 2018, mis en ligne le 10 février 2022, consulté le 14 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/7795> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.7795>

Naphta, mélange explosif de mystique et de violence

Ou comment Thomas Mann a esquissé la future culture de la violence dans *La Montagne magique*

→ Ludo Abicht
Université d'Anvers

LE PERSONNAGE

Au début du roman, rien n'indique que la culture bourgeoise raffinée et la force tranquille de la *belle époque* allaient être déstabilisées quelques années plus tard, profondément et pour longtemps, c'est-à-dire jusqu'à nos jours. Les personnes affectées par une maladie pulmonaire mortelle pouvaient même passer leurs derniers mois ou années dans des sanatoriums situés en altitude et qui, sur le plan architectural, gastronomique et du style de vie, ressemblaient plutôt à des hôtels de luxe. Nous parlons ici de la *crème de la crème* de l'élite européenne, des personnes qui possèdent un titre, de l'argent, des diplômes, un réseau et, surtout, la connaissance de tout ce que notre civilisation occidentale a créé en matière d'idées et d'esthétisme depuis les Lumières. Jeune, intelligent et ambitieux, l'ingénieur Hans Castrop y découvre la tradition militaire prussienne brute de son cousin, les conceptions les plus modernes de la psychologie et les nobles efforts de son mentor, Settembrini, qui travaille avec d'autres érudits partageant ses convictions et issus du monde entier (occidental) à une nouvelle encyclopédie, sensée actualiser l'*Encyclopédie française* précédente et donc élever notre civilisation à un niveau toujours plus haut. Le problème est que Settembrini (*settembre*, l'homme de l'automne), comme tous les VIP du sanatorium, est en fait atteint d'une maladie mortelle et que sa sagesse et ses connaissances ne sont rien d'autre qu'une répétition peu originale des grands principes du XVIII^e siècle. Tout ce que cet homme honnête proclame avec conviction est vrai en théorie, mais c'est précisément parce que les mots viennent de lui que nous doutons à juste titre de l'influence qu'exerce encore à ce moment-là cette image rationaliste et libérale démocratique du monde.

C'est pratiquement à la moitié du livre que Naphta se révèle être l'exact opposé de Settembrini :

C'était un petit homme maigre, au visage glabre et d'une laideur si acerbe, si mordante que les cousins [Hans Castrop et Joachim Ziemssen] en furent franchement étonnés. En lui, tout était acerbe : le nez busqué qui dominait toute la face, la bouche aux fines lèvres pincées et, devant les yeux gris pâle, les lunettes à verres épais malgré leur mon-

ture légère, tout, jusqu'au silence qu'il gardait et dont on pouvait déduire que ses mots seraient tranchants et conséquents (Mann, 2016, Kindle p. 7966-7972).

Puisque l'on apprend plus loin que ce monsieur Naphta est juif, on ne peut éviter aujourd'hui la comparaison avec une caricature d'un journal antisémite tel que *Der Stürmer*. Bien entendu, c'est injuste vis-à-vis de Thomas Mann, que l'on ne peut soupçonner d'inimitié, voire de préjugés à l'égard des Juifs, ni dans sa vie ni dans ses textes. Nous sommes confrontés ici à un nouvel exemple de son réalisme littéraire minutieux, à la limite du naturalisme, que nous avons déjà découvert et apprécié dans *Buddenbrooks*, son premier grand roman. S'il est vrai qu'il a repris les traits de l'influent philosophe hongrois, György Lukács, pour son portrait de Naphta, ce détail reste lui aussi d'une actualité brûlante.

D'un point de vue purement stylistique, le paragraphe cité aurait probablement plutôt sa place en note de bas de page. Mais ce serait insuffisant dans le cas présent. On a en effet pu lire dans le *Hungarian Free Press* du 16 février 2017 que le gouvernement Orban, en Hongrie, a retiré la statue du « juif et marxiste Lukács » d'un parc municipal de Budapest pour la remplacer par une autre, représentant Saint Étienne. Ce projet de loi repose, entre autres, sur l'affirmation que Lukács fut le moteur de la *Frankfurter Schule*, un groupe d'intellectuels juifs de gauche qui « diffusaient le pessimisme culturel ». Outre qu'il est incorrect de dire que Lukács était membre de l'*Institut für Sozialforschung* de Francfort, les visées racistes et d'extrême droite des initiateurs ne font aucun doute et ne présagent rien de bon. Dans cet essai, je vais tenter de démontrer que ces anachronismes et ces associations ne doivent rien au hasard, en dépit et peut-être malgré les objectifs explicites des auteurs (dans le

— Statue de György Lukács, Budapest

Naphta, mélange explosif de mystique et de violence (suite)

cas présent Thomas Mann et les néonazis hongrois actuels). Ils sont et restent en réalité le fond du problème.

LE JUIF DANS LA MODERNITÉ EUROPÉENNE

Leo Naphta était le fils d'un abatteur rituel juif d'un petit village situé à la frontière entre la Galicie et la Volhynie, aujourd'hui partagées entre l'Ukraine et la Pologne. Émancipé de ce judaïsme orthodoxe, il reconnaissait qu'une spiritualité silencieuse émanait de son père, quelque chose d'hiératique qui rappelait l'origine sacrée de sa charge. Ce dernier était également une sorte de guérisseur et de faiseur de miracles, mais ses prodiges éveillèrent à un moment donné la colère des antisémites chrétiens qui l'assassinèrent dans des conditions atroces au cours d'un pogrom. Leo (Leib), sa mère et ses quatre frères et sœurs s'enfuirent et quittèrent l'Europe de l'Est pour s'installer finalement à Vorarlberg, en Autriche. Sa curiosité intellectuelle et ses ambitions furent rapidement remarquées par le rabbin local, qui lui donna des leçons privées, entre autres d'hébreu, de langues classiques et de mathématiques. Cette décision fut loin d'être heureuse, car l'esprit critique de son disciple favori se retourna de plus en plus contre lui. Déjà réfractaire sur le plan religieux, Leo découvrit en outre la social-démocratie et les théories révolutionnaires de son temps par le biais d'un condisciple. La situation dégénéra tellement qu'il fut chassé par son professeur, profondément déçu, et qu'il lui fut interdit de fréquenter l'école juive.

C'est précisément à ce moment-là qu'il rencontra le père Unterpertinger dans un parc, un jésuite du pensionnat voisin de l'ordre. Unterpertinger (un nom on ne peut plus autrichien...) se heurta chez ce jeune juif minable à une « intellectualité acerbe et tourmentée » et à « un savoir et une fielleuse élégance de pensée » (Mann, 2016, Kindle, p. 9447-9448) qui surprirent le jésuite, tout aussi érudit. Lorsque Leo qualifia Hegel, connu pour être un protestant convaincu, de penseur catholique parce qu'il était en fin de compte un « philosophe d'État » vu que « le concept du politique était psychologiquement lié à celui de la religion catholique » (Mann, 2016, Kindle, p. 9455), le père comprit qu'il avait découvert un talent remarquable et prometteur. De son côté, Naphta avait trouvé un nouveau mentor, qui lui permit d'accéder au monde savant de la spiritualité catholique.

« D'instinct, comme bon nombre d'intellectuels juifs, Naphta était à la fois révolutionnaire et aristocrate, socialiste et obsédé par le rêve de jouir d'une existence fière et distinguée, privilégiée et légitime. » (Mann, 2016, Kindle, p. 9469-9470)

Les trois identités qui caractériseront la vie et la pensée de Leo Naphta sont désormais réunies : le Juif démuni et touché profondément, c'est-à-dire au cœur même de son existence, par le racisme antisémite, et qui, en outre, a dû s'éloigner de la communauté orthodoxe ; le jeune révolutionnaire qui a lu *Das Kapital*, tout en établissant aussitôt le lien entre les idées de Marx et les théories de Hegel ; et le pupille reconnaissant et fanatique du prestigieux ordre des jésuites.

Les Juifs qui avaient grandi au XIX^e siècle dans les *shtetls* est-européens, comme ils appelaient eux-mêmes leurs ghettos en yiddish, pouvaient sans difficulté confronter leurs expériences quotidiennes au rappel presque hebdomadaire de l'antisémitisme que n'atténuait pas (encore) dans leur diaspora l'émancipation officielle dont leurs coreligionnaires profitaient en Europe de l'Ouest et aux États-Unis. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'un pourcentage important d'entre eux ait rejeté la résignation passive et la ségrégation volontaire de leurs parents et grands-parents et qu'ils aient été attirés par les promesses d'égalité universelle des Lumières, ainsi que par les mouvements sociaux-démocrates, anarchistes et marxistes qui, sur une base rationnelle et morale, mettraient un terme à la discrimination des minorités philosophiques et ethniques. La campagne de diffamation précitée contre la mémoire de György Lukács renvoie aux campagnes des fascistes et des nationaux-socialistes dans l'entre-deux-guerres contre les prétendues intrigues des « judéobolchévistes » et, encore avant, aux complots que lesdits « Sages de Sion » auraient ourdis pour conquérir le monde, tel que décrit dans les célèbres *Protocoles des Sages de Sion* (1909).

Dans *La Montagne magique*, Thomas Mann met en outre l'accent sur un lien possible entre les abattages rituels juifs sans étourdissement par le père de Naphta et une loi sacrée. Il (le père de Leib) savait que les abatteurs chrétiens commençaient par étourdir leurs animaux, mais il avait le sentiment qu'une telle « bonté profane » ne rendait pas le même honneur à cet acte sacré que la « cruauté solennelle » de leurs collègues juifs pieux. Le respect développé depuis lors en matière de souffrance animale peut évidemment remettre en question cette conception des choses, mais Thomas Mann avait besoin de cette référence pour comprendre le lien évident établi par un Naphta adulte entre la violence révolutionnaire, qui ne craint pas non plus de verser le sang, et sa spiritualité tout aussi intense. Sans vouloir généraliser, on peut associer cet aspect de Naphta à celui du Juif ouest-européen *insider-outsider*, c'est-à-dire du citoyen qui, bien que protégé par la loi, doit se rappeler régulièrement qu'il ne l'est jamais complètement et qu'une suspension de ses droits est toujours possible. Dans le meilleur des cas (Karl Marx, Stephan Zweig, Sigmund Freud et tant d'autres), ce phénomène a permis de mieux comprendre l'essence complexe de notre démocratie libérale occidentale. Dans le cas de Naphta, cette méfiance légitimée a renforcé son empathie pour tous les courants qui remettaient en cause radicalement, d'une manière ou d'une autre, le statu quo citoyen et la confiance en soi de personnes telles que Settembrini, voire qui les rejetaient souvent avec ferveur.

– György Lukács

Naphta, mélange explosif de mystique et de violence (suite)

DE LA GUERRE JUSTE D'AUGUSTIN À LA MILITIA CHRISTI DE LOYOLA

« Non ! reprit Naphta. Ni l'affranchissement ni l'épanouissement du moi ne sont le secret ni le mot d'ordre de notre temps. Ce dont il a besoin et ce qu'il réclame, ce qu'il va engendrer, c'est la terreur. » (Mann, 2016, Kindle, p. 8558-8559)

Leo Naphta n'est pas seulement juif, mais aussi jésuite, ce qui veut dire qu'il est confronté à la spiritualité d'Ignace de Loyola dès le début de sa vie dans l'ordre. D'abord par l'entremise de ses *Exercices spirituels*, une retraite intense d'un mois complet, où l'on tente de préparer le jeune novice à un choix fondamental pour le « standard du Christ » par le silence, le jeûne, la pénitence, des instructions dans la spiritualité, la mortification et, surtout, des méditations quotidiennes. Ces exercices sont réitérés à la fin de la formation du jésuite, qui dure environ treize ans, puis chaque année jusqu'à sa mort dans une forme abrégée. Aussi bien la terminologie que l'accent mis sur l'obéissance, la loyauté et la pratique de l'esprit de corps qui (puis-je le dire ?) ressemblent étonnamment au « centralisme démocratique » de Lénine, renvoient au tempérament militaire persuasif de l'ancien officier basque Loyola, pour qui les jésuites ne constitueraient pas une communauté contemplative moyenâgeuse ou un ordre mendiant volontairement pauvre, mais bien une milice fanatique et combative pour Dieu, l'Église et le Pape.

Au quatrième jour de la deuxième semaine des *Exercices spirituels*, le disciple est confronté à deux considérations sur « les deux standards », celle du Christ Notre Seigneur, « le commandant suprême du bien », et celle de Lucifer, le chef des ennemis du bien. Lucifer, ici aussi appelé Satan, dépêche ses agents à travers le monde pour « qu'aucune province, aucun lieu, aucun état de vie et aucun individu » ne soient oubliés. Il séduit les humains en utilisant leur désir de richesses, d'honneurs vaniteux de ce monde et de fierté exagérée. Le Christ s'adresse également à tous les hommes et toutes les femmes, mais contrairement à Satan, il les exhorte à la pauvreté, à l'humilité et à accepter les offenses et le mépris. Cette lutte rappelle la guerre dite « juste » décrite par Augustin dans *La Cité de Dieu*. Loyola parle ici expressément d'un combat spirituel, mais nous savons que la doctrine d'Augustin fut déterminante pour légitimer la violence physique exercée pendant les croisades, à l'instar du *jihad* islamique, qui peut passer presque furtivement d'un effort spirituel et moral à une forme de guerre sainte (et donc totale) contre le Mal et les mauvais, à savoir les infidèles, les hérétiques et les mécréants. Lorsque Naphta défend la terreur, il donne clairement à ce combat saint une autre signification que l'effort purement moral ou spirituel. On pourrait affirmer que la spiritualité d'Augustin et de Loyola est utilisée ici pour légitimer le recours à la violence.

Est-ce à dire qu'il existe un lien direct entre les Juifs, les jésuites et la violence ? Non, bien entendu, mais on a connu dans l'histoire suffisamment d'exemples de jésuites qui n'hésitaient pas à approuver des actes de terreur, tels que le meurtre de « tyrans » (protestants) comme Guillaume le Taciturne et, d'autre part, de rabbins

orthodoxes qui ont abusé de leur religion pour, par exemple, bénir l'attentat contre Yitzhak Rabin en le qualifiant d'acte de résistance légitime. On ne peut évidemment reprocher à Thomas Mann, un romancier particulièrement bien préparé et érudit, de combiner ces éléments dans un personnage tel que Naphta. Mais avant de donner un avis définitif sur cet homme étrange et fascinant, il nous faut encore compléter son portrait dans le roman en ajoutant celui du militant anarchocommuniste et révolutionnaire de la période 1880-1917, l'héritier de Gracchus Babeuf, Pierre-Joseph Proudhon, Michail Bakounine et Georges Sorel (*Réflexions sur la violence*, 1908).

LEUR MORALE ET LA NÔTRE (LÉON TROTSKI)

« Ce désir de guerre inavoué, quoique très répandu de façon latente, en était l'expression. Elle viendrait, cette guerre, tant mieux, et pourtant ses incidences ne répondraient pas aux attentes de ses auteurs. Naphta méprisait l'État bourgeois pourvoyeur de sécurité. » (Mann, 2016, Kindle, p. 14924-14925)

C'est ainsi que Naphta salua le naufrage du *Titanic* comme un signe annonçant la chute de l'ordre libéral bourgeois existant (Le Déclin de l'Occident). Il rejeta également l'invocation de la « justice », généralement acceptée, car ce que les pouvoirs dominants entendaient par-là était la continuité des privilèges, pour soi-même, alors que la révolution contre ce *Jedem das Seine* défendait une justice qui voulait donner la même chose à tous. Je ne pense pas que les constructeurs nationaux-socialistes du camp de concentration de Buchenwald aient lu *La Montagne magique* ou tout autre ouvrage de Thomas Mann, mais il est quand même étrange que ce soit justement ce dicton qui ait été forgé dans la porte en acier du célèbre camp.

Tout comme il n'était pas un Juif orthodoxe en dépit de ses origines, que du contraire, et pas davantage un père jésuite moyen, Naphta ne peut être classé dans une des catégories révolutionnaires. Ses idées sur une révolution socialiste mondiale sont probablement très proches de celles des anarchistes violents qui ne croyaient pas que la voie parlementaire des sociaux-démocrates et même des communistes déboucherait sur le bouleversement total espéré. C'est par la « terreur », alors appelée « action directe », comme entre autres l'attentat commis contre le prince héritier François-Ferdinand par l'étudiant Gavrilo Princip (Sarajevo, le 28 juin 1914), que l'ancien régime en perdition se désintégrerait pour laisser la place à un nouvel ordre juste, qui ressemble bien plus aux visions apocalyptiques du prophète Isaïe et des utopies chrétiennes du

— Thomas Mann

© Droits réservés

Naphta, mélange explosif de mystique et de violence (suite)

BIBLIOGRAPHIE

• Thomas Mann, *La Montagne magique*, traduit de l'allemand, annoté et postfacé par Claire de Oliveira, Paris, Fayard, 2016.

Moyen-Âge que, par exemple, à « l'association libre sans classes » du *Manifeste* de Marx et Engels.

La décision de Naphta de se suicider lors de son duel inévitable avec Settembrini, plutôt que de tuer un opposant et interlocuteur qu'il apprécie, correspond ici au portrait d'un idéologue extrême de la violence révolutionnaire qui, pour ce qui est de son comportement personnel, ne ferait pas de mal à une mouche. Toutefois, vu le dénouement du roman, cet acte individuel cohérent fait pâle figure face au destin des quelque 20 millions de victimes de la Grande Guerre. Parce que l'évolution *du* roman, ou plutôt des idéologies et des préjugés, dont l'antisémitisme, nous préparent explicitement à l'éclatement de la Première Guerre mondiale (« Le coup de tonnerre ») *dans* le roman, nous ne nous sommes peut-être pas assez intéressés précédemment à d'autres éléments importants, mais inquiétants de *La Montagne magique*. Comme, par exemple, le succès croissant de la démagogie, personnifiée par Monsieur Pepperkorn, le compagnon qui ne dit rien, mais qui enflamme tout et tout le monde, de la sensuelle Madame Chauchat. La frontière est tenue entre le Pepperkorn fictif et des démagogues éloquents, historiques et réels tels que Mussolini, Hitler et Léon Degrelle. C'est également le cas pour la tolérance croissante à l'égard de la violence idéologique qui a frappé de plusieurs côtés, aussi après la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale. Rappelons-nous les nombreux génocides et massacres que nous avons connus et connaissons encore depuis la fin de ce conflit. Une nouvelle lecture et analyse attentive du personnage de Naphta et de son amalgame des idées et positions extrêmes nous aideront peut-être à mieux comprendre pourquoi l'influence des Lumières, c'est-à-dire de nos valeurs humaines et morales les plus nobles, a été reléguée aussi rapidement au rang de rhétorique creuse et a en quelque sorte disparu.

Dans le duel, c'est Naphta qui sombre sous le poids de ses propres contradictions. Dans l'histoire des cent dernières années, c'est plutôt Settembrini qui, malgré ses bonnes intentions, a mordu la poussière. ■

Traduit du néerlandais par Ludovic Pierard